

L'optimisme (forcé) de la pensée globale

Internet? Pas assez spectaculaire. Du coup, le monde bien-pensant, qui ne sait plus très bien que penser, a besoin du spectacle de grandes réunions pour produire et valider ses messages. Réunissant «les penseurs plus brillants et dynamiques du monde», TED est l'une des plus branchées de ces «conférences globales» (TED étant l'acronyme de Technology, Entertainment et Design, les trois mamelles nourrissant le progrès genre i-phone) qui cherchent à évangéliser la planète. Selon un article du *Financial Times* (FT) du 24 juillet dernier,¹ la philosophie de TED consiste à considérer les idées comme une sorte de «monnaie qui n'a pas circulé assez librement pour livrer son plein potentiel». Le thème de la réunion qui se déroulait début juillet à Oxford était: «Et maintenant les bonnes nouvelles!». Soixante orateurs avaient chacun 18 minutes, pas une de plus, pour délivrer leur homélie à un parterre de quidams qui avaient payé 5000 dollars le privilège de recevoir la vérité moderne via Powerpoint. Bruno Guissani, directeur de la conférence, proposait en introduction de mettre tout pessimisme de côté pour «imaginer de nouvelles possibilités dans un monde qui est submergé par des mauvaises nouvelles». Le succès de TED, précisait-il, vient de la «faillite» des médias, dominés par une approche négative et une manie de «regarder en arrière plutôt qu'en avant».

Tout était enthousiasme et sourire, au Forum TED, rapporte l'article du FT. Présentations surprenantes, parfaitement menées, d'un timing «immaculé», véhiculant avec brio une information hyperdense. Le tout mâtiné d'humour, de promesse de respecter la nature et de happy end. Oui, mais en même temps, rapporte le FT, une certaine conformité de vue – «largement libérale et souvent autosatisfaite» – empêchait les idées «de se frotter les unes aux autres». Alors que les idées, les vraies, dérangent, suscitent des controverses, ont «le pouvoir de mordre, d'être incomprises, de produire des dommages inattendus».

Sans compter qu'il faut se demander: d'où vient une démarche comme TED? Que promet-elle en sous-main, quel débat refuse-t-elle, où sont ses limites? Soyons francs: ce genre de *think tank* prétendant réunir l'élite de la pensée mondiale (le forum de Davos en est un autre exemple) représente en fait, malgré quelques bonnes intentions fondatrices, un formidable système à soutenir le régime de pensée en place. En particulier le libéralisme économique dans sa prétention à éclairer l'ensemble des activités humaines.

Relevant du même phénomène, il y a la multi-plication des forums à laquelle on assiste, ces

temps, consacrés à l'avenir du système de santé, au managed care, aux DRG, hôpitaux ou trajets de soins. Quelques idées présentées comme efficaces et prometteuses de rentabilité améliorée. Mais bien peu de place aux différences, aux objections, aux autres voies, aux interactions, aux questionnements déroutants. On ne peut s'empêcher de penser que ça ronronne dans le correct, alors que les choses sont infiniment plus complexes que les économistes gonflés d'enthousiasme (majoritaires parmi les orateurs habituels) ne l'imaginent.

Se côtoient, de plus en plus, deux lectures du réel. L'une, optimiste, considère avant tout la révolution technologique, les possibles illimités de la gestion, de l'informatisation, des chiffres, de la robotisation, des mondes virtuels développables à l'infini. L'autre, pessimiste, qui prend en compte la limitation matérielle des ressources, mais aussi la faiblesse de l'innovation réelle dans le domaine des idées, le renforcement de l'individualisme narcissique, la croissance des dangers menaçant la personne dans son originalité.

On peut parler, la bouche en cœur, comme les orateurs des conférences TED, de liberté, croissance, tolérance, réseaux, collaboration, esprit. Mais la réalité est en même temps aliénation, fragmentation, concentration, domination, restriction, xénophobie et bigoterie.

L'optimisme, autrement dit, est une idéologie. Il peut surtout représenter une manifestation du suprême conformisme (tout en feignant s'en prendre au suivisme médiatique). Car il propose d'accepter ce qui existe comme la bonne voie vers le mieux. Le pessimisme est une posture incorrecte. Mais elle interroge sur le fond et c'est là une grande qualité.

Remarquez, le pessimisme teinté de réalisme ne vaut pas mieux. Un récent éditorial de *The Economist*² en donne un bon exemple. Il faudrait, affirme-t-il, que l'Europe «travaille davantage et attende moins de l'Etat». Et surtout qu'elle abandonne un mythe du progrès social qu'elle s'avère incapable de défendre. «L'Europe n'a plus de pouvoir mondial ni de muscles militaires. Ses églises sont vides, sa fibre spirituelle faible. Il ne lui est plus possible de se vanter de son innovation technologique ou de sa croissance économique. Mais elle sait comment prendre soin de ses vieux et de ses malades, couper le travail par un long déjeuner ou partir en vacances au mois d'août». Or, explique *The Economist*, ces confortos que l'Europe appelle progrès, ne sont en fait que «des illusions» à «abandonner», car «mettre ses valeurs avant la croissance n'a pas de sens». Les 35 heures, continue *The Economist*, n'ont

en rien été une avancée: ils ont simplement accéléré la désindustrialisation en faveur des pays à bas coûts. Quant à la retraite à 60 ans promise à des sociétés vieillissantes, davantage qu'un «signe de civilisation», elle représente surtout une terrible hypocrisie vis-à-vis de la jeune génération qui en assumera les coûts.

Certes. Mais, sur un autre plan, quel est le sens de cette mondialisation qui marginalise les valeurs historiques de l'Europe, broie les individus, menace de se casser le nez sur le mur de l'épuisement des ressources de la planète? Pas un mot là-dessus, de la part de *The Economist*. Les idées du moment ne laissent d'autre choix que la croissance: nous sommes prévenus.

Ce qui manque à l'Europe, ce n'est pas le courage de copier les pays émergents, c'est une vraie libido politique, l'énergie de sortir de son état dépressif, l'originalité civilisationnelle – que d'ailleurs le reste du monde attend d'elle.

De même, ce qui manque à la médecine, c'est non seulement des idées de management, mais un renouveau de la sensibilité et de la compassion qui fasse pièce à l'indifférence que secrète naturellement toute organisation qui vise avant tout l'efficacité.

Il ne s'agit donc pas de refuser le changement. On connaît le vieux truc réactionnaire, toujours à l'affût dans l'immobilisme: confondre les «valeurs» avec les avantages acquis par un petit nombre. Qu'en est-il, en effet, de ceux qui se trouvent exclus de la fête des avantages? D'où cette question: ne vaut-il pas mieux «moins» de valeurs, mais plus justement distribuées? Mais ces valeurs ne peuvent pas non plus se fonder sur la seule croissance, se référer uniquement à la réussite économique. Or c'est le problème de la démarche TED: il faudrait penser à nouveaux frais l'ensemble des idées, philosopher en profondeur sur le sens de l'aventure humaine dans l'ère technologique. Au lieu de quoi le forum impose des interventions de 18 minutes, histoire que chacune soit un show ultra-dense et spectaculaire où personne n'a le temps de s'embêter. Et ça plaît. Mais il faut savoir ce que l'on veut. Plaire ou penser? Les responsables de TED vous diront que cela revient au même. Est-ce si sûr?

Bertrand Kiefer

¹ Aspdn P. The new age of reason. *Financial Times*, 24 juillet 2010, p. 15.

² The end of progress in Europe. *The Economist*, 17 juillet 2010, p. 32.